



Cornou François : Né le 14-02-1873 à Plouhinec ; 1897, prêtre et professeur à Pont-Croix ; 1907, secrétaire général de la fédération des œuvres diocésaines (Saint-Mathieu, Quimper) ; 1909, prêtre à Rennes ; 1912, directeur de la *Semaine Religieuse* ; 1913, chanoine honoraire ; décédé le 3-07-1930.

Étude : *La Bretagne, dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Beauchesne, 1990, 418 p. *Semaine religieuse*, 1930, pp. 506-512 *Bulletin du Petit séminaire de Pont-Croix*, 1930, pp. 214-223.

Le prêtre distingué qui vient de mourir a-t-il rempli son mérite ? et son rôle, pour multiforme et grand qu'il ait été, fut-il à sa taille ? L'occasion, semble-t-il, lui manqua de donner toute sa mesure, et peut-être d'abord la santé... Son intelligence lucide et vive, sa volonté de fer, son cœur qui lui attira tant de robustes affections, son âme vibrante, sa culture étendue et précise, ses dons d'orateur et d'écrivain, un prestige assuré dès l'enfance et qui jamais ne connaîtra d'éclipse, la dignité toute sacerdotale de sa vie, la flamme de son apostolat... Ah ! si la Providence l'avait permis, le nom de M. le chanoine Cornou, aurait brillé davantage dans l'Histoire de la petite Patrie : tels quels, ses actes suffirent à sa louange.

François-Lucien-Marie Cornou naît à Poulgoazec, en Plouhinec, en 1873. Avant l'âge de cinq ans, il sait lire et écrire : Madame Grall, connue plutôt sous le nom de « Maîtresse » est son premier professeur. De 7 à 10 ans, il fréquente l'école primaire d'Audierne... et l'école buissonnière : ses condisciples n'ont pas oublié les parties de Locquéran, fatales au vestiaire de tous ! Les marins, indulgentes victimes de ses bons tours... 1'aimait pour son esprit et sa gaieté : le « petit prêtre », comme ils disaient, montrait un tempérament de chef, qui allait à leur courage.

Du reste, la vocation maritime l'attirait.

Après avoir passé trois ans chez les Frères de Pont-Croix (1883-1880), ne voyant plus rien à apprendre d'eux, il demande à son père, le bon lutteur catholique, une école plus savante.

- Le Likès de Quimper ou le Petit Séminaire, choisis, répondit le père.
- Le Likès.

En 1886, l'élève Cornou entra au célèbre Pensionnat Sainte-Marie. Il brilla dans toutes les matières, spécialement dans les sciences, comme il convenait à un futur gad'z-arts et officier-mécanicien. Il aurait pu conquérir un jour les étoiles évidemment. Mais le T. C. Frère Cyrille des Anges fit un dimanche, en 1888, une si éloquente conférence sur la Vocation sacerdotale et religieuse, que l'enfant n'y tint plus : il serait prêtre, et il fallait tout de suite apprendre le latin...

- Seulement, dit-il au pieux Directeur, mon père ne voudra pas...

En effet, lorsque ayant étudié Rosa la rose sous la conduite de l'aumônier M. Laurent (mort recteur de Commana), François Cornou demanda la permission d'entrer au Petit Séminaire, sa lettre n'obtint même pas une réponse. Le bon Frère Cyrille partit avec l'enfant pour Poulgoazec. L'accueil fut glacial, la discussion traîna. Le « oui » du rude père Cornou fut lâché sans le moindre enthousiasme. Dès la rentrée de Pâques (1889), le futur professeur fut admis en 4°.

Il ne pouvait prétendre aux premières places. Il travailla (le père, du reste, y tenait la main !) Il obtint en Troisième seize nominations. Dix-neuf en Seconde et en Rhétorique, il remporta le Prix d'Honneur, avec les prix de Sciences.

Faut-il ajouter qu'entre temps il avait fondé au Collège une feuille mensuelle, humoristique, dont l'abonnement coûtait un sou par trimestre, et qui fit fureur ; les abonnements affluaient au n° 10 avenue de la Présidence, dans la Grande étude. Mais le directeur-imprimeur dut bientôt cesser la publication. Craignant la concurrence pour Homère et Virgile, Tacite et Xénophon, l'autorité conduisit l'œuvre juvénile au tombeau.

Les lettres paternelles apportaient au Petit-Séminariste des récits de batailles politiques locales, avec ordre ou prière d'en tirer des articles pour d'autres journaux : déjà ! Et le panache ne manquait pas...

Aux vacances, après avoir appelé autour de lui ses sœurs, ses cousins, ses cousines, pour des cours de lecture, d'écriture, de dessin, voire de physique et de chimie, Fr. Cornou s'empressait de courir aux réunions électorales. Sa haute taille, sa voix claire, ses réparties narquoises, ses arguments à l'emporte-pièce lui conciliaient la faveur du public, et souvent l'adversaire, cloué par le « gamin » de 17 ans, quittait la place... On vit même un futur grand homme battu à plate couture par le collégien, et reconduit au-delà des limites de la paroisse au son de l'accordéon... Triomphes !...

L'abbé Cornou entra au Grand Séminaire de Quimper en 1893, à temps pour s'émouvoir aux adieux énergiques du Supérieur M. Ollivier (mort curé-doyen de Lannilis) et pour en tirer une lumière sur l'histoire de l'Eglise contemporaine. Fervent du Cours d'Etudes sociales alors dirigé par M. Kérisit (mort archiprêtre, curé de Saint-Mathieu de Morlaix), le jeune abbé s'enthousiasma pour les doctrines de la *Rerum novarum* toute récente, comme pour les sévères beautés de la Théologie et de l'Ecriture-Sainte.

Il fut ordonné prêtre en 1897 et nommé en octobre professeur de Sciences (P. C. N.) au Petit Séminaire. Il réussit, dix années durant, à faire aimer les études scientifiques à ses jeunes auditoires : équations et formules passaient, dans ses conférences très étudiées, très claires, même éloquentes, comme des notions amies et parfois poétiques, qu'il était agréable de recevoir et de garder !

L'horaire peu chargé du professeur lui permettait, du reste, de fonder et d'animer un Cercle d'études paroissial, vite florissant, dont les membres encadrent aujourd'hui l'élite catholique de Pont-Croix.

Pour ce Cercle aussi M. Cornou se fit dramaturge. Le loisir lui manqua toujours pour développer son réel talent d'auteur et de metteur en scène. Mais nos Patronages ont souvent applaudi ses pièces bien charpentées, viriles et tendres à la fois, dont certains épisodes touchent au sublime : le Combat des Trente, Ker-Is, Jean de Landévennec, l'Engrenage, etc. Son âme y transparait, âme d'apôtre et de breton, des plus nobles qui soient.

L'étude des questions sociales voisinait à Pont-Croix avec celle des problèmes économiques ; spécialement la situation des marins préoccupait l'ancien élève d'Audierne. Au Congrès des Syndicats maritimes tenu à Douarnenez, les socialistes — Rivelli à leur tête — furent bien étonnés de voir siéger avec eux l'abbé, délégué du Syndicat de Poulgoazec, fondé à cette occasion, et tout aussi compétent, sinon plus, que les promoteurs eux-mêmes. La courtoisie et le sens social de M. Cornou firent merveille : si bien que Rivelli se félicita publiquement de sa collaboration. M. Le Bail qui depuis... ne dédaigna point de conférer avec lui, et le Ministre de la Marine décerna le 2^e prix à son mémoire sur les Syndicats maritimes, le 1^{er} à M. Le Bras, juge de paix de Pont-Croix et ami de M. Cornou.

Le professeur eut-il dès lors des pensées d'apostolat politique, nous n'oserions pas le nier. Certes il eût fait grande figure à la Chambre, et sa causticité comme son dévouement y auraient trouvé ample matière à s'exercer. Il ne fut jamais candidat à la députation ; une fois il brigua un fauteuil de Conseil général (en 1925, contre MM. Le Hars, radical sortant, Pouchus, radical-socialiste, Stéphant, socialiste), et il échoua à moins de cent voix. L'incompréhension de certains catholiques (pour employer un euphémisme) lui causa plus de peine que l'échec ; il pardonna, parce qu'il aimait son devoir ; mais il souffrit durement.

Après le crochetage de l'école des Soeurs de Pont-Croix, Combes régnant, M. Cornou en avait écrit le récit vengeur, dans la plaquette *Expulsées* (Imprimerie de Kérangal, Quimper). Il ne tarda pas à connaître, par son expérience personnelle, les tristesses et les colères de l'expulsion manu militari.

En janvier 1907, des gendarmes, des soldats et des magistrats firent brutalement évacuer le Petit Séminaire, la douce chapelle encore inachevée, orgueil du chanoine-architecte Abgrall, les classes, les cours, témoins centenaires de tant de joies et de vertus... Moins de deux mois après, le 1^{er} mars, le *Progrès* du Finistère paraissait, sous la direction de F. Goyen, pseudonyme transparent du riverain de la baie d'Audierne. Il promettait la bataille impitoyable aux erreurs, le respect aux personnes. Il tint parole, sans, défaillance, au cours de sa journée qui devait durer près d'un quart de siècle.

La confiance des évêques de Bretagne l'ayant appelé au *Nouvelliste de Bretagne* en 1909, il ne refusa pas le labeur ; sur un plus grand théâtre, il pouvait faire plus de bien, c'était son seul désir ! Il y resta trois ans seulement.

En 1912, S. G. Monseigneur Duparc lui donna la direction de la *Semaine religieuse* ; avec le *Progrès*, qu'il n'avait pas abandonné, ce fut désormais le principal terrain de son apostolat. La maladie l'empêcha souvent de travailler à son gré l'hebdomadaire religieux, et sans doute la polémique convenait mieux à son talent que l'eirénétique. Cependant des pages ravissantes lui furent inspirées par son cœur, notamment à propos de la mort du chanoine Pilven, son émule et son ami, et du chanoine Bargilliat, le savant universel et l'artiste qu'il admirait (nous devons citer ici le nom de M. le chanoine Le Roy, qui le suppléa avec un entier dévouement et un sens de l'Eglise admirés de tous).

Au *Progrès*, il pouvait dire avec Louis Veillot : « J'ai toujours cru que j'étais à la fois un soldat et un juge, et que je ne devais pas songer à me rendre aimable, parce que mon autorité ne m'était pas donnée pour cela. » Ses ennemis, qui étaient ceux de l'Eglise, crièrent sous ses coups. « Adversaire passionné et irréductible... plume intransigeante... », dit l'un. « Polémiste puissant, dit l'autre, à la verve mordante, incisive... Il relevait de la tradition de son maître, Louis Veillot... Avec lui, pas de précautions littéraires, ni de détours. Il fonçait... » Oui, mais sur les idées et les gestes mauvais, jamais sur les personnes : on ne sut pas toujours lui rendre la pareille, mais toujours il pardonna, parce qu'il avait — qu'on nous permette la citation cornélienne - « l'esprit grand, le cœur grand, l'âme grande ».

M. Cornou fit du Progrès un journal qui compte, qu'amis et adversaires s'empresment à lire, dont l'influence est étendue et bienfaisante : un modèle de journal catholique. Pour savoir à quelle hauteur il pouvait élever la discussion, et combien sûre il étoffait sa documentation, il n'est que de relire son ouvrage *Dans la mêlée laïque* (Presse Libérale, Brest), où il a recueilli ses principaux articles et passages de certaines conférences : arsenal de principes et de faits, vade-mecum de nos Cercles d'études. Trois tirages en quelques mois n'en ont pas épuisé le succès, et c'est justice.

En 1922, M. Cornou publia son Elie Fréron (Librairies Champion, Paris, et Le Goaziou, Quimper), déjà couronné par l'Académie Française, oeuvre maîtresse, et qui mérite une ample diffusion.

Il en était fier, sans gloriole. Fréron avait écrit de soi-même : « Il n'est ni ridiculement vain, ni faussement modeste ; mais il a le sentiment de ses forces, » De même M. Cornou savait modestement ce que Dieu voulait de lui et de son mieux, s'y employait. Il fut heureux quand la critique loua le livre où il avait mis toute son âme et qui lui avait coûté des années de labeur, Les Etudes des RR. PP. Jésuites furent généreuses dans l'éloge ; M. Cornou sut en dire sa Joie reconnaissante.

En étudiant les « trente années de luttes contre Voltaire » le journaliste se souvenait de l'apostrophe de Montalembert : « Nous sommes les fils des Croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ! » Il tirait des flèches du carquois abondant de Fréron. Il apprenait l'ironie savante, qui mesure ses coups : Hercule dans ses travaux n'a jamais l'air de suer. Il retrouvait dans les laïques du XXe siècle les dernières moutures des Encyclopédistes. Il les abordait sans peur malgré leur toute-puissance, comme jadis le critique quimpérois faisait d'Arouet, sûr de sa plume et de son droit, fils de lumière aussi prudent que les enfants de ténèbres.

Si M. Cornou n'avait été qu'un journaliste, même de première force, sa mort aurait-elle suscité les regrets et les larmes de que nous savons ? Son talent était grand, et par là même aurait pu faire de lui un solitaire. Mais son coeur surpassa son esprit et lui attacha de fidèles amitiés.

Enfant, il était chef. Jeune homme, il était entouré de compagnons d'un dévouement à toute épreuve ; on se rappelle le mot de feu l'abbé Quillivic, démonté dans une discussion sociale ou théologique : « Ah ! si François Cornou était ici ! » L'affluence des prêtres et des laïques de tout âge, au jour de ses obsèques, prouva combien son coeur lui avait conquis et gardé d'affections.

C'était l'amitié qui le reposait et qui le dédommageait le mieux des tracasseries dont il était accablé. Lire en commun de beaux livres, admirer gravures et tableaux, plaisanter entre camarades, accueillir joyeusement les amis et désirer les absents, se donner à tous et s'oublier, telles étaient ses vraies joies.

Jusqu'au bout, il resta curieux du mouvement des arts, des lettres et des sciences. Les théories de Bergson et d'Einstein l'intéressaient au plus haut point : combien de discussions amicales là-dessus ! Combien de fines remarques éclairées par des passages de S. Thomas et de S. Augustin toujours marquées au coin du bon sens et de l'esprit catholique ! Aucun pédantisme, mais l'expression toute naturelle des pensées qui habitaient ce grand esprit, et qui ne l'empêchaient pas d'aimer les tâches paroissiales.

Plouhinec le vit souvent, en Temps pascal, aider au service paroissial pour les sermons, les conférences, les grand'messes ; il aimait l'humble et radieux travail des retraites d'enfants. Poulgoazec, enfin érigé en paroisse, connut ses bienfaits, et c'est dans la terre d'un bien de famille

donné pour être le cimetière, que sa dépouille mortelle repose dans l'attente de l'éternité. Partout où il fut appelé, grandes et petites paroisses, lointaines ou proches, auditoires difficiles ou favorables, communistes ou catholiques, sermons ou conférences publiques, partout il se prodigua, sans vouloir compter avec une santé toujours chétive, avec une fatigue qui allait jusqu'à l'épuisement.

Aussi nul ne s'étonna lorsque le 8 mai 1926, il fut élu membre du Conseil de l'Amicale du Likès, et, après la démission de M. Abgrall, président des Anciens Elèves de Pont-Croix. Il semblait que ces preuves d'une affectueuse estime lui revinssent de droit !...

Que si nous cherchons la source profonde où s'alimentaient le zèle et la charité de M. Cornou, nous n'en découvrirons pas d'autre que son amour de Dieu et des âmes. « J'aime bien le bon Dieu », disait-il dans ses derniers jours à M. Lozachmeur, le dévoué vicaire de Pont-Croix, qui l'assistait. C'était le résumé de toute sa vie, en des mots très simples et très profonds. S'il avait moins aimé Dieu et sa Cause, il aurait mené peut-être une vie plus tranquille, et c'est au service de Dieu qu'il s'est usé avant le temps.

Du Dieu-Eucharistie il ne séparait pas la Mère, l'Immaculée, qu'il honorait comme la Toute-belle et la Toute-pure. Cérémoniaire au Séminaire, il jouissait d'admirer pendant les offices la belle statue de la chapelle neuve : « Et qu'est-ce que ce sera là-haut ! » disait-il à son ami, M. Pilven, alors chargé de la sacristie, si bien fait pour le comprendre.

Admirer eût été peu, s'il n'avait imité. « Je travaille toujours avec mon Père ». disait le Maître. A son école, M. Cornou eut le culte du devoir d'état. Professeur de sciences, il soignait la préparation de ses classes, au point d'« emballer » ses élèves. Journaliste, il haïssait l'a peu près, et il ne jugeait que sur pièces et références, dût-il laisser tomber un argument parce que mal vérifié. Ecrivain, il s'imposa de lire - seul homme de France qui eût cette conscience - les 197 volumes de Fréron, ses Mémoires, et toute l'essentielle littérature à son sujet. Jusqu'au bout il s'acharna, et c'est bien les armes à la main qu'il est tombé.

En juin finissant, une crise plus violente lui fit regagner Pont-Croix. C'est là que souvent, dans la maison fraternelle de Mme Colin, il avait retrouvé des forces. C'est là, dans sa tonnelle, à l'angle du jardin, qu'il lisait, qu'il travaillait (son Fréron y fut rédigé, en grande partie), qu'il causait, comme il savait causer, avec sa mère tant aimée, ses sœurs Mmes Colin, Moalic et Perhirin, sa servante quasi-maternelle... Mais cette fois le mieux attendu ne se produisit pas.

De jour en jour le malade s'affaiblissait. Il comprit bientôt que la fin approchait, et il ne trembla pas. Conscient de l'humaine misère, mais plus touché encore du sentiment de la Miséricorde infinie, il se disposa sans plainte à la grande Vision.

La dernière nuit fut très pénible. Les gémissements ne cessèrent pas. Au matin on lui dit :

- Monsieur Cornou, vous allez recevoir une dernière fois la sainte Communion, et aussi l'Extrême Onction. Etes-vous content ?
- Oh ! oui, répondit-il, je veux bien, je vous remercie.

Les prêtres de la paroisse et du Petit Séminaire l'entouraient, lui suggérant les invocations qu'il avait aimées, et auxquelles il répondait en pleine connaissance. Une heure avant la fin, il entra dans le silence de l'agonie, tandis qu'autour de lui la prière continuait... Dans un soupir paisible, il s'éteignit. C'était le jeudi 3 juillet, en l'octave des Apôtres, vigile de l'octave du Sacré-Cœur.

L'apôtre toujours fidèle à la lumière, partait, selon la parole du Psaume, pour devenir enfin lui-même lumière dans la Lumière... pour voir dans la Lumière de Dieu la Vérité ineffable à laquelle il avait tout sacrifié, et sa vie. R. I. P.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 18/07/1930 p. 506-512